

ACCUEILLIR LES AUTRES

On ne peut séparer l'accueil de Dieu et l'accueil des autres¹. Cela résulte de la parole de Jésus, Matth. 10.40 : « Qui vous accueille m'accueille, et celui qui m'accueille, accueille Celui qui m'a envoyé » ; et Marc 9.37 : « Quiconque accueille en mon nom un de ces petits enfants, m'accueille moi-même, et quiconque m'accueille accueille non pas moi, mais Celui qui m'a envoyé ». Accueillir Dieu et accueillir les autres, les deux choses sont ainsi intimement liées : en accueillant l'*autre*, nous accueillons l'*Autre*.

L'accueil

Nous voulons simplement creuser, méditer cette affirmation de Jésus, nous la rendre intérieure, si nous le pouvons, afin qu'elle se découvre à nous, et que nous nous découvrons à elle, et qu'ainsi elle nous découvre à nous-même. Car c'est de nous qu'elle parle en parlant de l'autre, et c'est en même temps de l'autre, de l'autre et de l'Autre qu'elle parle en parlant de nous-mêmes. Accueillir, c'est en effet le fait d'un « je », c'est ce à quoi *je* suis appelé, et l'accueil est toujours accueil de quelqu'un, de quelque chose, d'un autre (au masculin quand il s'agit d'une personne, ou au neutre quand il s'agit d'une chose) qui me transcende, qui n'est pas moi, mais qui en même temps, du fait que je l'accueille et qu'il se propose à mon accueil, sans devenir moi (car alors il serait nié dans son altérité, dans sa qualité « autre »), n'est pas sans lien avec moi : il vient enrichir mon moi, vient m'enrichir d'un autre (Autre) que moi, et cela signifie aussi : vient, tout en m'enrichissant là où je l'accueille, me rappeler à mes limites, car dans l'accueil que j'en fais et auquel il s'offre,

¹ Exposé fait, lors de la rencontre du département des Recherches Communautaires de la Fédération Protestante de France, le 7.2.1975, à Erckartswiller. Le thème des trois journées de rencontre (du 6 au 9 février) était : Accueillir Dieu – accueillir les autres. La 1^{re} partie de ce thème a été présentée par Sœur Arlette, de Versailles.

il reste lui-même ; et néanmoins il change, parce qu'il est autre *pour*, pour moi, autre en relation, et moi-même qui le reçois je change à son contact parce que je deviens de mon côté moi *pour*, pour lui, moi en relation : il me change et je le change lui aussi, du fait même de la relation qui s'établit entre nous. Il me change et je le change, lui, à condition qu'il reste *autre* pour moi qui l'accueille et que je reste autre pour lui qui s'offre à mon accueil. Je change par l'accueil de l'autre : il s'agit du changement de mon être personnel, de ma qualité de sujet personnel par un renouvellement, un approfondissement de cette qualité. Et l'autre change également par l'accueil dont il est l'objet : quand il s'agit d'une personne, le changement est celui de son être personnel dans le sens d'un approfondissement de sa qualité de sujet personnel ; quand il s'agit d'une chose, il s'agit du changement de la choseité de l'autre dans le sens d'un approfondissement de sa qualité de chose. Nous ne parlons donc pas de la réduction à néant de l'autre dans sa qualité « autre », ce qui résulterait de son appropriation par moi par laquelle je le possède et le nie comme « autre ».

Cette dernière remarque nous rend attentifs au fait que l'accueil, la capacité d'accueillir n'est pas une chose qui va de soi. L'accueil de l'autre suppose toujours le respect de l'autre, et cela veut dire : il suppose, selon l'étymologie même du mot « respect » (de respicere), que je regarde, que je vois l'autre comme autre. Et l'accueil suppose également l'amour de l'autre, c'est-à-dire la solidarité avec lui, telle qu'elle naît du regard porté sur lui. Et finalement il suppose la crainte de l'autre, non la peur qui est un sentiment négatif, mais la crainte, parce que l'autre reste autre et m'apparaît dans l'accueil comme un mystère ; ce que R. Otto dit à propos du numineux, du sacré, à savoir qu'il est à la fois *mysterium fascinosum*, qui m'attire, et *mysterium tremendum*, qui me signifie son altérité, sa transcendance par rapport à moi, cela vaut non seulement pour l'Autre, mais aussi pour l'autre ; ce dernier participe au sacré. S'il est vrai, comme le dit 1Jean 4.18, que « la crainte n'est pas dans l'amour ; mais l'amour parfait bannit la crainte », il est vrai aussi que « la crainte de Dieu — nous pouvons étendre cette affirmation de l'Autre à l'autre — est le commencement de la sagesse (psaume 11.10 ; Prov. 1.7). Il ne s'agit pas, par quelque pirouette de l'esprit, de désamorcer la tension entre les deux affirmations : elles sont vraies l'une et

l'autre. L'amour, en effet, est toujours la victoire sur la crainte — il n'y a pas de crainte en lui. Mais à côté de l'amour subsiste toujours la crainte : c'est ce qui rend la relation à l'autre vivante, toujours imprévisible comme l'est la vie, et l'empêche d'être plate : elle est le jeu du respect et de l'amour qui toujours vainc la crainte que m'inspire l'autre, mais qui la vainc non en la niant, qui la vainc en s'élargissant aux dimensions mêmes de la crainte que m'inspire l'autre et en l'assumant dans un respect et un amour ainsi élargis. Accueillir, en effet, signifie (selon le sens même de *choreo*, un des verbes grecs pour accueillir) : faire place, mettre au large. Par là l'amour est plus encore que la solidarité avec l'autre : il devient espérance.

L'autre

Si nous avons parlé de la crainte, c'est que l'autre, quand je le perçois comme autre, c'est toujours soit l'étranger soit l'ennemi.

L'*étranger*, c'est l'autre en dehors de ma sphère de vie, en dehors de mon « territoire » habituel, physique, psychique, spirituel, intellectuel, professionnel, social... C'est celui du dehors et celui qui reste au dehors, celui qu'on ne regarde, qu'on ne voit, qu'on ne remarque pas, celui qui me reste indifférent, qui n'a pas d'existence pour moi. Quand l'étranger cesse d'être du dehors, quand il entre dans l'horizon de ma vie soit parce qu'il se rapproche de moi soit que mon horizon s'élargit et que je me rends compte que l'étranger est à l'intérieur de ma sphère de vie, il suscite toujours d'abord la crainte à cause de son altérité : mes limites se resserrent et je me sens agressé. Je peux alors refuser de le regarder, c'est-à-dire de lui témoigner du respect, et c'est la peur, la méfiance, la suspicion qui m'envahissent, au lieu que l'amour naisse. L'étranger devient ennemi potentiel, j'entends subjectivement, pour moi, sans qu'il le soit peut-être objectivement. Je peux aussi le regarder, c'est-à-dire me laisser interpeller par sa présence, et selon le cas le découvrir comme mon ennemi réel — j'entends objectivement — ou comme mon prochain, c'est-à-dire que l'étranger peut effectivement me vouloir du mal ou qu'au contraire il s'offre à mon accueil. Si l'étranger devient mon prochain, c'est toujours par une victoire sur l'ennemi potentiel ou l'ennemi réel qu'il représente pour moi.

L'ennemi, potentiel ou réel, ce n'est pas seulement l'étranger, mais aussi le familier, le membre de la famille. La psychologie nous apprend que l'enfant n'accède à la conscience de l'autre qu'à un certain âge et qu'avant cet âge il perçoit l'autre comme une partie de lui-même. L'enfant n'apprend à respecter l'autre comme autre que peu à peu, il tend longtemps et quelquefois jusqu'à un âge avancé à réduire l'altérité de l'autre qu'est sa mère à néant, parce qu'il veut la posséder, fusionner avec elle. Le garçon entre tôt en conflit avec son père qui devient son ennemi parce qu'il limite son emprise sur la mère, et la fille voudrait avoir la première place dans le cœur de son père et voit dans sa mère sa concurrente. Le deuxième enfant prive l'aîné d'une partie de l'affection de ses parents (c'est ainsi que l'aîné le ressent) et tour à tour l'un et l'autre, l'aîné et le puîné se sentent frustrés et deviennent ainsi frères ennemis, jaloux l'un de l'autre, jaloux à cause de l'affection que les parents portent à l'autre. Le père éprouve à la naissance du premier enfant une frustration, parce que désormais il doit partager sa femme avec l'enfant et qu'il n'est plus le seul à être aimé de celle qu'il aime. Et la mère doit elle-même apprendre à aimer l'enfant qu'elle porte en elle et qu'elle élève, parce qu'il lui prend sa jeunesse, son temps, une partie de la vie, voire la vie tout entière. On sait par ailleurs que l'amour du mari et de la femme cohabite toujours avec une inimitié qui conduit à des conflits et quelquefois au divorce. L'inimitié existe (j'imagine) aussi dans les familles spirituelles, les communautés monastiques par exemple, en même temps que l'amour. Toujours cette inimitié tient à l'altérité irréductible de l'autre qui échappe à toute volonté de possession. L'inimitié est due à l'infantilité de l'homme, à sa difficulté qui dure toute sa vie à se reconnaître soi-même, c'est-à-dire à s'accepter dans son identité particulière, et à reconnaître l'autre comme autre. Toute la vie est un apprentissage de la maturité, de l'âge adulte qui est caractérisé par la reconnaissance de l'altérité de l'autre grâce à la reconnaissance de ma propre spécificité et par la capacité de faire de l'ennemi subjectif — celui que *je* constitue tel — un prochain et d'en distinguer l'ennemi objectif — celui qui se comporte objectivement comme ennemi — et de ne pas me laisser toucher dans mon être personnel par son inimitié, même si je peux et dois sans doute, le cas échéant, prendre des dispositions pour que cette inimitié ne touche pas d'autres en dehors de moi ou à travers moi.

Ainsi l'apprentissage de la reconnaissance de l'altérité de l'autre n'est pas indépendant de l'apprentissage de celle de ma propre identité, mais y est lié. Reconnaître l'autre dans son mystère, c'est aussi se reconnaître soi-même dans son mystère. Le respect de l'autre (aussi le respect qui n'implique pas l'amour) procède toujours du respect de soi.

Le *prochain* est alors l'ennemi surmonté. Il est le signe que j'ai surmonté en moi-même l'ennemi du moi, et l'ennemi du moi, qui est en moi, c'est celui qui veut m'empêcher d'être, de devenir moi, qui veut me forcer à devenir soit un sur-moi soit un sous-moi, en tout cas qui veut me forcer à être autre que moi, autre que moi à côté et avec *d'autres* « moi », lié à d'autres « moi ». Avoir un prochain, c'est le signe que je deviens mûr ou adulte, que mon moi devient lui-même, libre, libre vis-à-vis de tout ce qui l'incurve sur lui-même, l'enferme, l'emprisonne, et libre de regarder autour de moi et de regarder, remarquer l'autre et de me percevoir moi-même dans le regard que je porte sur l'autre. — Le prochain est aussi le signe que l'ennemi potentiel ou réel s'est laissé surmonter, soit qu'il a surmonté l'inimitié en moi à son égard, soit que j'ai surmonté la sienne, supposée ou réelle, à mon endroit. Le prochain est l'autre auquel j'accède comme son prochain, ou c'est l'autre qui accède à moi comme mon prochain. On ne peut parler de prochain que dans une relation : lorsqu'elle s'établit à partir de l'autre vis-à-vis de moi, c'est l'autre qui fait de moi son prochain, qui est donc mon prochain, et lorsqu'elle s'établit à partir de moi vis-à-vis de l'autre, c'est moi qui fait de lui mon prochain, qui suis donc son prochain.

Le moi accueillant

Le prochain, avons-nous dit, est l'ennemi surmonté, l'ennemi en moi ou l'ennemi hors de moi. Il n'y a de prochain qu'à partir d'une mort, de la mort de l'ennemi, de la victoire remportée sur lui. Il n'y a de prochain pour moi, c'est-à-dire que je ne puis être le prochain d'un autre, qu'à partir d'une *nouvelle naissance*, par laquelle je quitte la prison de mon incurvation sur moi-même et deviens libre pour l'autre. Car je ne nais pas libre pour l'autre, je le deviens par une nouvelle naissance qui est une véritable métamorphose de mon être intérieur : le passage de l'enchaînement à moi à la liberté vis-à-vis de moi et pour l'autre. Et il n'y a de

prochain pour l'autre, c'est-à-dire que je ne deviens son prochain, qu'il ne devient libre pour moi que s'il passe lui-même par cette métamorphose qui le libère de sa prison et le met au large, qui le libère pour l'accueil de l'autre. Cette métamorphose, cette nouvelle naissance, en quoi consiste-t-elle ?

On peut exprimer la chose psychologiquement et on peut l'exprimer théologiquement. En fait, il faut l'exprimer sur les deux registres ensemble, car l'un, le registre psychologique, ou disons aussi existentiel, devient le terrain, le lieu d'une expérience qui est proprement spirituelle et où le langage théologique s'impose. Le vécu est d'ordre psychologique, mais le contenu de ce vécu dépasse le psychologique. L'autre et l'Autre se touchent.

Le problème de l'homme, de tout homme est, je l'ai déjà dit, de devenir lui-même, c'est-à-dire ce qu'il est convenu d'appeler adulte. On ne devient pas adulte de la même manière qu'on vieillit organiquement. On trouve de l'infantilité chez un enfant de sept ans et chez un vieillard de soixante-dix ans. Certes, le vieillissement peut aider à devenir adulte — on ne peut pas être adulte à sept ans, cela va de soi —, mais il ne suffit pas, c'est-à-dire qu'on n'est pas automatiquement adulte à 18 ou à 21 ou à 30 ou 40 ans. Il faut encore que le vieillissement soit accompagné d'une maturation de l'homme intérieur, du sujet personnel, du « je ».

La métamorphose qu'est cette maturation, ou la nouvelle naissance, c'est en tout état de cause un processus qui dure toute une vie (cf. le titre du nouveau livre de Pierre Bockel : *Le temps de naître*). On peut aussi appeler ce processus un baptême. Le baptême est une réalité qui s'étend à travers toute la vie. Il y a des temps forts dans ce processus, des moments (kairoï) où il y a une poussée en avant, mais ce processus n'est jamais achevé pour l'homme. Il reparaît toujours, et peut-être la dernière mort n'est-elle que l'ultime étape, dans cette vie, du processus qui nous fait naître à nous-même, à notre nouveau moi, à notre vrai moi, à l'homme nouveau, libéré de lui-même et libre pour l'autre. Il y a aussi des temps d'arrêt, du moins en apparence, où tout stagne, où rien ne se déplace, où tout reste figé, et sans doute ces temps sont-ils ceux où de nouveaux bouleversements, de nouvelles poussées en avant se préparent, des temps de conception et de gestation.

Ce qui est dit là est vrai de toute vie. C'est la loi de la vie

qu'il faut mourir pour renaître à nouveau, pour renaître nouveau. Non que cette loi serait reconnue universellement ; il y a bien des sociétés, il y a aussi bien des individus qui se dressent de toutes leurs forces contre cette loi, et chaque homme connaît la révolte devant la mort et la nécessité de mourir, non seulement de mourir une fois, à la fin, mais de mourir au cœur même de la vie, en continuant à vivre. Mais si cela est vrai que naturellement nous nous opposons à cette nécessité, il est vrai aussi que nul n'y échappe, j'entends au cœur même de la vie. Celui-là même qui se fige face à cette nécessité et s'y refuse, doit en fait composer avec elle et, pour survivre, compose de fait avec elle. Il y a des hommes qui, tout en vivant, sont morts, parce qu'ils refusent cette nécessité. Et l'homme vit d'autant plus qu'il accepte davantage la loi de la mort qui est la loi de la vie. Cette loi, c'est qu'il faut mourir pour vivre . « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean 12.24). Cette parole de Jésus n'exprime rien d'autre que la loi universelle de la vie, qui se vérifie déjà au plan biologique : il n'y a de vie que sur la base de la mort, la mort est la matrice de la vie, la chaîne du vivant est une chaîne du vivant et du mort. Et il n'en va pas différemment au plan de la vie personnelle, de la vie du sujet : l'homme ne devient lui-même que par un dépassement de soi, non dans le sens du sur-moi, mais dans celui du moi qu'il n'est jamais déjà, mais qu'il doit devenir. Le dépassement du moi (infantile, narcissique, du vieux moi, du vieil Adam), c'est l'accession au moi (adulte, libre du moi, nouveau moi, nouvel Adam) et ce nouveau moi, c'est le moi qui est mort à sa prétention d'être son propre dieu et le dieu des autres, c'est-à-dire à son péché, et qui s'accepte dans sa finitude, dans ses limites donc, c'est-à-dire dans son caractère « adamique », terrestre, dans sa faillibilité.

L'Autre

La nouvelle naissance, cette métamorphose du moi, comment se produit-elle ? On ne peut dire ici autre chose que ceci : elle se produit grâce à *l'Autre* ; elle est le fait de l'Autre, de *l'Autre* qui m'apparaît à travers *l'autre*, in, cum et sub (pour parler avec Luther) l'autre. Nous avons déjà noté l'irréductible altérité de l'autre ; il est à jamais autre, l'homme autre que la femme et la femme autre que l'homme, etc. Nous avons aussi noté la volonté

de l'homme, de réduire à néant cette altérité, en « possédant » l'autre. Mais l'autre, même s'il se laisse posséder un certain temps, toujours resurgit dans son altérité, refait surface comme « autre ». La tentative de se soumettre l'autre échoue. C'est là l'expérience fondamentale de l'échec qui tient à la résistance victorieuse de l'autre à toute volonté de le subjuguier et de l'annihiler. L'échec ainsi défini, qui est constitutif de la biographie de tout homme, peut conduire soit au meurtre de l'autre qui ne se laisse pas réduire dans son altérité (c'est l'histoire de Caïn et d'Abel), afin que je garde raison de lui — et je ne peux jamais avoir raison d'un autre qu'en le réduisant, physiquement ou spirituellement, en cadavre, en objet mort —, soit au suicide qui signifie mon refus de rester au moins à mes propres yeux celui que j'ai toujours voulu être, à savoir mon propre dieu (c'est l'histoire de Judas) ; entre le meurtre de l'autre et le suicide, il y a la marge de toutes les formes de résignation et d'amertume qui font de moi un vivant déjà mort. L'échec me fait saisir la transcendance de l'autre, son mystère, me fait comprendre que l'autre est plus que lui-même, puisqu'il est l'occasion d'une expérience qu'il faut bien qualifier de numineuse, de sacrée : l'expérience de la mort, de ma mort, de la mort du moi. L'échec me fait déceler, déchiffrer dans l'autre la figure, la grimace, le masque de l'ennemi par excellence, qui en veut à ma vie, à ma substance profonde, à ma réalité personnelle, qui veut me prendre mon « moi », qui veut me faire mourir. Dans l'échec, je fais l'expérience, à travers l'autre, de l'Autre, et l'Autre, c'est celui que Luther appelle le Dieu de la colère, celui dont parle Hébreux 10.31 : « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant » (que de tomber vivant, au cœur de la vie, entre les mains du Dieu vivant).

La nouvelle naissance se produit quand cet Autre qui me résiste (à travers la résistance de l'autre dans son irréductible altérité c'est l'Autre, Dieu qui résiste ; cf. Prov. 3.34 ; 2 Pierre 5.5) devient Autre, quand le masque de la colère et de la mort se change, se métamorphose en regard d'amour et en don de vie. La nouvelle naissance se produit, s'engage comme devenir, comme processus, lorsqu'il m'est donné — car cela ne relève pas de ma propre substance, de ma propre force, tant il est vrai que celle-ci tend soit au meurtre soit au suicide et pour le moins à la résigna-

tion — de me soumettre à l'altérité de l'autre, (Autre) (« Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu », 1 Pierre 5,6), de reconnaître que, oui, je dois mourir à moi-même ; elle se produit lorsque j'accepte de mourir — cette mort aussi est un processus qui dure toute la vie, qui n'est jamais achevé — de la mort à laquelle je suis acculé et à laquelle je n'échapperais de toutes manières pas, lorsque je l'accepte comme m'étant bénéfique. L'acceptation de cette mort, c'est le signe de la naissance du nouveau moi, le signe de la *résurrection* d'un être nouveau, de l'homme nouveau, devenu « autre », autre qu'il n'était, mais aussi simplement autre, autre que l'autre et s'acceptant comme tel, ne prétendant donc plus être tout, être dieu, mais se contentant d'être lui-même, autre que Dieu, autre aussi que l'autre. La résurrection se fait quand je commence à comprendre que « mourir m'est un gain » (Phil. 1.21), parce que la vie véritable, mon vrai moi est au-delà de mon moi ancien, au-delà de ma vie ancienne. La nouvelle naissance, la métamorphose se produit quand je perçois à travers le visage de la colère de Dieu qui tue le visage de l'amour du Dieu qui vivifie.

Être accueilli

Ce qui vient d'être dit montre que je ne puis accueillir l'autre, et l'Autre, que si lui m'accueille, s'il m'accueille dans mon échec, dans l'échec du moi, s'il est mon point de chute où je tombe parce que « je suis fini », à la fin du moi, que je n'en peux plus, et si ce point de chute s'avère être le fondement, la matrice qui m'engendre de nouveau, qui engendre un moi nouveau, un moi qui a sa mort derrière lui et qui est maintenant libre. Je ne puis moi-même accueillir, devenir accueillant, que si je suis d'abord accueilli. C'est pourquoi Paul peut dire, Rom. 15,17 : « Accueillez-vous les les autres, comme Christ vous a accueillis. »

L'Autre, l'Autre de l'Autre, celui qui se cache et qui se révèle derrière, au-delà du visage de la colère de Dieu, au-delà du masque de l'ennemi par excellence, c'est — c'est là ce que nous savons par la révélation de Dieu attestée par les saints écrits de la Bible — le Christ. Par la métamorphose de la nouvelle naissance, je suis associé à sa mort : ma mort à moi-même, je la vis comme un mystère, comme une réalité qui m'empoigne de très loin, de très profondément, de très haut, comme une réalité qui

me dépasse infiniment, et je ne peux en rendre compte que par la lumière du témoignage biblique en disant que dans ma mort à moi-même la mort du Christ pour moi porte ses fruits, que c'est son mystère, sa réalité salvifique qui m'atteint dans mon échec fondamental, dans l'échec du moi. Et je suis également associé à sa résurrection, car ma mort n'est que le prélude de la vie, d'une vie nouvelle qui est *Sa* vie, la vie du Christ en moi ; elle est le prélude de cette réalité et de cette connaissance de la foi, à savoir que « Christ est ma vie » (Phil. 1.21).

Le Christ, Dieu en Christ nous accueille. On connaît la phrase de Paul Tillich par laquelle il exprime ce que c'est que d'être justifié par grâce. Il dit que c'est être accueilli par Dieu ; très exactement il dit : être justifié, c'est que je suis accepté quoique je sois inacceptable. C'est en nous acceptant ainsi que Dieu se révèle comme notre Père et que nous devenons ses enfants. Quand il nous est donné de mourir, d'accepter de mourir — je l'ai déjà dit : c'est une grâce, — alors se vérifie ce que dit le prologue de Jean (1. 12-13) : « À tous ceux qui l'ont accueillie — à savoir la Parole, le Christ, l'Autre de l'Autre, — à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, lesquels sont nés, non du sang ni de la volonté de la chair ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu ». Dieu seul en effet, l'Autre, peut faire une telle œuvre, un nouvel engendrement, une nouvelle création.

Accueillir les autres

Je reviens au commencement, à ce que j'ai dit sur les conditions de l'accueil, à savoir le respect, l'amour, la crainte. Toutes ces conditions sont suspendues à une seule : c'est que je sois accueilli. Car avant d'être accueilli, avant d'être mort et ressuscité (et encore une fois : c'est là un devenir, un processus, un chemin), je ne me vois pas moi-même « autre » que je suis réellement, autre à la fois que l'autre (et donc fini) et que moi-même selon mon vieux moi, et à cause de cela je ne vois pas non plus l'autre dans son altérité. Avant d'être secoué par ma mort à moi-même, je dors, je suis endormi, je ne suis pas éveillé à la vie, je ne suis pas veillant, vigilant : je ne le deviens que quand l'Autre, in, cum et sub l'autre, me résiste et ainsi, me tire de mon sommeil. Et avant d'être accueilli, c'est-à-dire avant d'être aimé, je ne sais

pas aimer, parce que je ne sais pas ce que c'est que la misère et ce que c'est que d'y faire l'expérience de la miséricorde et qu'en conséquence je ne sais pas voir la misère de l'autre ni avoir un cœur miséricordieux : les entrailles de miséricorde, pour la misère de l'autre. Et avant d'être accueilli, je ne sais pas ce que c'est que la crainte de l'autre, car ce qui se passe en lui, en l'autre, c'est l'œuvre mortifiante et vivifiante de l'Autre, c'est un mystère qui le dépasse comme il me dépasse, c'est le mystère de Dieu en Christ, le mystère de la mort et de la résurrection du Christ.

Accueillir les autres, c'est là la vocation de celle qui a été, qui est accueillie, l'Église, et c'est la vocation de l'individu accueilli par le Christ dans l'Église (« Église » employé dans le sens le plus large), C'est sa vocation et sa grâce. Il faut dire l'une et l'autre chose. D'abord : c'est sa vocation. Cela veut dire qu'il faut prendre les dispositions de l'accueil. Une maison, une communauté, un lieu de silence, une prière ouverte, une disponibilité, un service, voilà des dispositions d'accueil. Aller vers l'autre, non avec un programme, mais dans la disponibilité, avec humanité et humilité, dans la pauvreté, voilà une autre disposition d'accueil, et les deux sont complémentaires. Ensuite : accueillir les autres, c'est une grâce, car les autres qui font l'expérience de l'échec, de l'échec du moi, viennent toujours à nouveau vers ce point de chute qu'est l'Église accueillante, l'homme d'accueil. Ils ne viennent pas vers une Église, vers un homme qui prêchent seulement la mort et la résurrection, la leur et celle du Christ qui se réalise dans la leur, mais qui la vivent, qui vivent l'accueil. Et alors ils s'ouvrent aussi toujours à nouveau au témoignage qui par cet accueil est rendu au Christ accueillant tel que la communauté l'annonce et le célèbre dans son culte. Accueillir les autres, c'est le fait des grâciés, de ceux qui ont été accueillis par Celui qui grâce, et c'est une grâce : la grâce de l'enfantement qui est celle de l'Église, de l'Église mère. Paul parle de cet accueil-enfantement dans ses épîtres — « je vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'évangile », dit-il aux Corinthiens, 1 Cor. 4.15; cf. aussi Gal. 4,19 etc.) et c'est la fécondité spirituelle de l'Israël qui a perdu sa fécondité, c'est-à-dire qui vit l'échec, la fécondité donc de la stérile que proclame Ésaïe 54. 1-3 : « Réjouis-toi, stérile, toi qui n'enfantas plus ! Fais éclater ton allégresse et ta joie, toi qui n'a plus de douleurs ! Car les fils de la délaissée seront plus nombreux que les fils de celle qui est mariée, dit l'Éternel. Élargis l'espace de

ta tente ; qu'on déploie les couvertures de ta demeure : ne retiens pas ! Allonge tes cordages, et affermis tes pieux ! Car tu te répandras à droite et à gauche ; ta postérité envahira des nations, et peuplera des villes désertes. »

L'autre et les autres

Il faut dire un mot pour finir sur l'autre au singulier et les autres au pluriel. Il y a déjà une pluralité (qualitative) dans l'autre singulier. Non seulement il y a l'Autre en lui et au-delà de lui, mais lui-même est encore autre qu'il n'est, c'est-à-dire que je ne peux jamais le saisir, le cataloguer, il échappe toujours à toute emprise. Et puis il y a une pluralité quantitative : ce sont *les* autres, au pluriel. Il suffit d'évoquer le mystère qualitatif de l'autre singulier et la multiplicité innombrable des autres au pluriel, pour comprendre : aucun ne peut vraiment accueillir l'autre et les autres, ni l'homme d'accueil individuel ni l'Église accueillante. L'Autre seul peut accueillir, le Christ qui récapitule toutes choses en lui-même (Éph. 1.1 0), et l'Église et l'individu dans l'Église du Christ ne peut que signifier cet accueil. Sa vocation ne peut ainsi l'écraser : elle n'a qu'à se prêter à l'accueil de l'autre et des autres par l'Autre, par Dieu en Christ. C'est lui qui accueille, et c'est lui seul qui élargit l'accueil de l'Église et de l'individu dans l'Église, vis-à-vis de l'autre et des autres, à la mesure, qualitative et quantitative de l'autre et des autres en quête d'accueil. L'Église et le chrétien individuel — et cela est vrai aussi pour chaque communauté — n'ont pas à être le Christ, mais celle et celui qui accueillent toujours nouvellement l'Autre, le Christ, dans l'autre et les autres, dans lequel et dans lesquels le Christ est présent de manière cachée. Marc 9.37 : « Quiconque accueille en mon nom un de ces petits enfants, m'accueille moi-même, et quiconque m'accueille accueille non pas moi, mais Celui qui m'a envoyé. »

Gérard SIEGWALT